

Victor Barbeau et la querelle du régionalisme

Gaston Pilotte

Volume 7, Number 1, février 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036476ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036476ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pilotte, G. (1971). Victor Barbeau et la querelle du régionalisme. *Études françaises*, 7(1), 24–48. <https://doi.org/10.7202/036476ar>

Victor Barbeau et la querelle du régionalisme

Après la publication du *Terroir* dirigé par Albert Ferland, membre de l'École littéraire de Montréal, en 1908, la plupart des écrivains canadiens d'expression française adhèrent à l'école régionaliste¹. Celle-ci veut au départ restreindre l'inspiration des créateurs à chanter nos traditions et à peindre la vie des paysans.

La parution des *Phases* de Guillaume Lahaise, sous le pseudonyme de Guy Delahaye, en 1910, du *Paon d'émail* de Paul Morin, en 1911, du *Cœur en exil* de René Chopin, en 1913, et de *Psyché au cinéma* de Marcel Dugas, en 1916, font exception dans la production littéraire canadienne des années 1910 à 1920. Tous ces écrivains, sauf Marcel Dugas, se groupent autour de Fernand Préfontaine, de Robert de Roquebrune et de Léo-Paul Morin, en 1918, au *Nigog*. Ils deviennent les tenants de l'universalisme en art et en littérature.

1. Compte tenu qu'il y a eu, entre 1908 et 1920, un très petit nombre de recueils de poèmes édités au Canada français, on peut mesurer l'importance de cette école par les titres parus. Albert Ferland publia son *Canada chanté* chez Déom, entre 1908 et 1910 : *les Horizons* (1908), *le Terroir* et *l'Ame des bois* (1909), *la Fête du Christ à Ville-Marie* (1910). En 1910, Lionel Léveillé (sous le pseudonyme d'Englebert Gallèze) fit paraître *les Chemins de l'âme* et Alphonse Désilets (sous le pseudonyme de Jacqueline), *Heures poétiques*; en 1912, Hector Demers, *Voix champêtres*; en 1913,

Bien avant que la querelle n'ait éclaté dans les périodiques, professeurs et critiques avaient soulevé le problème du régionalisme. Camille Roy expose sa conception d'une littérature nationale, dans une conférence prononcée en 1904 et aborde à nouveau le problème dans *Nouveaux essais sur la littérature canadienne*, publiés en 1914. En 1911, Émile Chartier étudie le régionalisme dans *Pages de combat*.

Dans un texte sur Maurice Barrès, Émile Chartier situe la naissance du régionalisme en France. En s'appuyant sur *les Déracinés*, il résuma ainsi la doctrine du mouvement :

Le capital des richesses intellectuelles, matérielles et morales, que nous détenons aujourd'hui, ce n'est pas nous qui l'avons accumulé. Il est le résidu des sacrifices que se sont imposés les générations successives de nos ancêtres pour nous préparer, à nous leurs descendants, une vie de loisir, d'étude et de pensée. Quand elles nous l'ont transmis en héritage, elles nous tracèrent le double devoir et d'en conserver intactes toutes les parcelles et de l'accroître par notre labeur personnel, afin que nous le déversions plus considérable aux mains de nos fils chargés de l'augmenter à leur tour [...]

La conclusion légitime, c'est qu'il faut couvrir le patrimoine familial, ne pas fuir la province où ont vécu ses ancêtres non plus que le champ funèbre où ils dorment, y revenir sans cesse, si on a dû le quitter, pour y entendre la voix de ses morts qui y parlent, pour y prendre conseil, avant d'agir, de toute son ascendance et y songer à ceux qui viendront après

Alphonse Désilets, *Mon pays, mes amours*, Englebert Gallèze, *la Claire Fontaine* et Blanche Lamontagne, *Visions gaspésiennes*; en 1917, Ulrie Gingras, *la Chanson du pays* et Blanche Lamontagne, *Par nos champs et nos rives*; en 1918, Jules Tremblay, *Arômes du terroir*; en 1920, Blanche Lamontagne, *la Vieille Maison*. Même après cette date, on retrouve un titre aussi significatif que *Dans la brise du terroir*, poèmes d'Alphonse Désilets publiés en 1922. Quant aux poèmes de Gonzalve Desaulniers, ils seront réunis en recueil en 1930 sous le titre de *les Bois qui chantent*. Du côté du roman, le plus connu à cette époque fut Damase Potvin, auteur de *Eastons chez nous* (1908), du « *Membre* », *roman de mœurs politiques* (1916) et de *l'Appel de la terre* (1919). Les récits de Lionel Groulx, *les Rapailages* (1916) et *Chez nos ancêtres* (1920) connurent beaucoup de succès.

soi. Ainsi, la force de chaque province se soutiendra par le maintien même de la communauté de vie entre ses enfants passés, présents et futurs. La nation tout entière conservera sa pleine vigueur et saura mieux défendre, contre les invasions latentes de l'étranger, l'intégrité de son génie comme de son territoire².

Une doctrine qui défendait de telles valeurs se conquit de fervents adeptes au Canada français. Isolés de la France depuis la conquête, les premiers écrivains canadiens d'expression française perçurent leur vocation nationaliste. Au fur et à mesure que s'accrut l'écart entre la France et le Canada, leurs écrits se voulurent un conservatoire de nos légendes et de nos traditions³. Ce sentiment de fidélité à leur origine française devint un des leitmotiv des premières œuvres littéraires québécoises. Le mouvement régionaliste du xx^e siècle a le même sens. Lionel Groulx est très explicite à ce sujet lorsqu'il affirme que « écrire c'est [pour l'écrivain canadien-français] vivre, se défendre et se prolonger⁴ ». L'idée régionaliste est donc comme en France étroitement liée à l'idée nationaliste. D'après Léo-Paul Desrosiers, « le premier devoir littéraire de l'heure [1919] est l'affirmation de notre personnalité distincte⁵ ». Desrosiers voit dans le mouvement économique et le réveil politique ou historique du début du xx^e siècle au Canada français, une pensée de résistance. Si la littérature veut participer à cette résistance, il lui faut s'inspirer largement de notre histoire.

2. *Pages de combat*, Montréal, Imprimerie de l'École catholique des sourds-muets, p. 113-114.

3. Les éditeurs des *Soirées canadiennes* annoncèrent, dès 1861, dans leur *Prospectus*, leur intention « de soustraire nos belles légendes canadiennes à un oubli dont elles [étaient] plus que jamais menacées [...] et [de] vulgariser la connaissance de certains épisodes peu connus de l'histoire de notre pays ». En 1882, le *Prospectus* des *Nouvelles soirées canadiennes* précisa que le périodique chercherait à « répandre au milieu de nos populations des récits d'un caractère vraiment national [...] dont l'objet [était] de fortifier nos institutions et notre langue ».

4. « Une action intellectuelle », dans *l'Action française*, février 1917, p. 34.

5. « La nationalisation de notre littérature par l'étude de notre histoire », dans *l'Action française*, février 1919, p. 65.

Une telle doctrine attache très peu d'importance à la valeur esthétique de l'œuvre littéraire. Celle-ci est vouée entièrement à la cause nationale qui devient la seule source d'inspiration des écrivains. Groulx invite les écrivains canadiens-français à se pencher « tout d'abord sur les trésors de notre histoire ⁶ », à chanter la terre et « à définir avec précision notre âme de Français d'Amérique, notre âme canadienne ⁷ ». Cette doctrine littéraire suscita une querelle qui allait se poursuivre durant toute la première moitié du xx^e siècle dans la république des lettres québécoises.

Un des plus violents adversaires du régionalisme littéraire au Canada français fut Victor Barbeau. Il entreprit en 1919 une polémique qu'il soutint durant toute sa carrière littéraire, dans les journaux et dans les périodiques, contre les tenants du régionalisme.

Son premier article contre le régionalisme paraît dans *la Presse* du 3 juin 1919, sous le pseudonyme de Turc. Victor Barbeau souligne l'étroitesse d'esprit des régionalistes à l'égard des littérateurs qui ne pratiquent pas le provincialisme en art et en littérature. Il ne peut accepter l'impératif nationaliste qui pèse sur la littérature canadienne comme un embargo :

Notre littérature, écrit-il (d'après les régionalistes), doit être nationale, c'est-à-dire sur des idées nationales, dans un style national. On nous a prêché que nous ne devons rien à l'Angleterre politiquement, on nous prêche aujourd'hui que nous ne devons rien à la France artistiquement ⁸.

En cela, l'école trahit une règle à laquelle, pour Victor Barbeau, même la littérature française n'a pu échapper : l'exotisme.

En effet, si l'Antiquité gréco-romaine servit de source d'inspiration aux poètes de la Pléiade, il en alla de même

6. « Une action intellectuelle », dans *l'Action française*, février 1917, p. 40.

7. *Ibid.*, p. 41.

8. « Au fil de l'heure. Le terroir », dans *la Presse*, 3 juin 1919, p. 2.

pour les grands classiques. Les écrivains du xviii^e siècle furent fascinés par l'étranger. Qu'on pense aux *Lettres anglaises*, à *Alzire*, à *l'Orphelin de Chine* de Voltaire. Au xix^e siècle, Chateaubriand prit contact avec l'Amérique grâce aux récits de Charlevoix. On connaît l'influence de l'Angleterre et de l'Allemagne sur le Romantisme français. Le Parnasse, pour sa part, retourna à l'Antiquité.

Le culte de la couleur locale nationale fait que les créateurs s'intéressent au cadre, au détriment du « poids d'humanité » qui confère à l'œuvre, selon Victor Barbeau, sa valeur.

Dans sa chronique « Au fil de l'heure » du 9 juin, Turc s'attaque aux régionalistes qui prétendent que *Maria Chapdelaine* est une preuve irréfutable que le thème de la vie paysanne peut inspirer un chef-d'œuvre littéraire :

Avant la patrie des blés et des clochers, il y a la patrie de l'intelligence, la patrie de l'esprit, qui, elles, ne connaissent pas de frontières. Quand Louis Hémon écrivit *Maria Chapdelaine*, ce n'est pas son coin de terre à lui Français, qu'il chanta ; c'est la terre abstraitement, et les cœurs qu'il sentit battre sur cette terre. Et qui donc, pour cela, s'est avisé de qualifier Louis Hémon de « dépaycé⁹ » ?

Il conclut en disant que les écrivains français n'ont pas fait du provincialisme mais de l'exotisme, de l'humanisme, en s'élevant « au-dessus de la mêlée des langues et des ambitions des villages, pour comprendre et reproduire un aspect inconnu de l'univers des cœurs et des âmes¹⁰ ».

Victor Barbeau ouvre à nouveau le débat dans un troisième article, publié dans *la Presse* et réédité dans *la Face et l'Envers*. Il résume les buts poursuivis par les tenants du régionalisme qui visent « à l'unification des sources d'inspiration et au nivellement des talents ».

Esprits emmurés dans une foi aveugle, cerveaux refractaires à tout progrès, à toute innovation, chauvins

9. « Revenons-y », dans *la Presse*, 9 juin 1919, p. 2.

10. *Ibid.*

en perpétuelle ébullition dont l'ambition est d'excommunier toute œuvre qui ne porte pas leur marque déposée, d'anathématiser tous ceux qui s'efforcent d'écrire en français plutôt qu'en canadien¹¹.

Ces propos s'adressent aux rédacteurs du *Terroir*, revue de la Société des arts, lettres et sciences de Québec. Celle-ci ne veut publier « que des choses du terroir canadien¹² ». Dans une conférence prononcée à la première séance publique mensuelle de cette société, Damase Potvin énonce le canon de l'école. Il fait de *Maria Chapdelaine* le « premier roman pratique du défrichement » et souligne les qualités de sa prose¹³. D'où il tire la conclusion suivante : « *Maria Chapdelaine* est donc une leçon pour nos romanciers canadiens. Ils ont tout ce qu'il faut dans notre nature et dans nos mœurs pour être du terroir¹⁴. »

Le président Géo. Morisset résume, d'autre part, dans son allocution d'ouverture, l'objet de la Société des arts, lettres et sciences de Québec. Il définit la condition du Canadien de langue française et affirme « que l'heure est grave au double point de vue de nos chères traditions et de notre avenir économique¹⁵ ». Le groupe compte déjà une cinquantaine d'adeptes et promet « d'offrir au public [dans *le Terroir*] un régal artistique, scientifique ou littéraire, mais assurément et de plus en plus un écho de l'âme canadienne-française¹⁶ ».

D'après Victor Barbeau, ces écrivains sont des « profiteurs du passé » et, Lionel Groulx et son disciple Léo-Paul Desrosiers, des « monopolisateurs de l'histoire¹⁷ ».

11. « Le régionalisme », dans *la Face et l'Envers*, Montréal, Académie canadienne-française, 1966, p. 7.

12. « Notre revue », dans *le Terroir*, juillet 1918, p. 1.

13. « Un pèlerinage au pays de Maria Chapdelaine », dans *le Terroir*, juillet 1918, p. 33.

14. *Ibid.*, p. 34.

15. « Allocution du président », dans *le Terroir*, juillet 1918, p. 15.

16. *Ibid.*, p. 9.

17. « Le régionalisme », dans *la Face et l'Envers*, p. 7.

Mais ces « douaniers de l'intelligence », selon l'expression de Turc lui-même, ne rallient pas tous nos effectifs littéraires.

Plus ouvert et surtout plus sensible à l'aspect esthétique de la littérature, le groupe du *Nigog*, dont fait partie Victor Barbeau, se veut « étranger à toute étiquette et à tout programme d'école ». Ses aspirations se portent vers « la variété et la liberté ». Loin de « s'arroger l'infailibilité », il ne « se recommande d'aucun choix déterminé ¹⁸ ».

Un des directeurs du *Nigog*, Robert de Roquebrune, définit d'une autre façon que les régionalistes, la règle qui régit la création littéraire. Contrairement à ces derniers, qu'il considère comme « d'ignorants écrivailleurs et d'abrutis journaloux [acclamant] les pires limonades littéraires ¹⁹ », il prône la fréquentation des maîtres de la littérature de France :

Nous pouvons vivre politiquement en dehors d'elle, et nous avons suffisamment prouvé que nous étions de taille à nous passer de son aide depuis plus de deux siècles. Mais l'influence de sa civilisation est nécessaire à la nôtre. Nous sommes nés de cette civilisation et nous devons chercher à nous y rattacher. Que la France disparaisse un jour, et nous n'aurons plus de raison d'être ²⁰.

On devine, par les allusions de Robert de Roquebrune à l'athéisme, que la crainte majeure des régionalistes provient de la peur de perdre la foi au contact des écrivains français. De plus, la domination anglaise avait rendu le peuple canadien-français craintif vis-à-vis des influences du dehors.

Victor Barbeau, lui aussi, rejette l'argument moral et les préceptes qui défendent à l'écrivain « de dépasser l'ombre de son clocher ²¹ ». Il s'en prend à la loi de la

18. « Le régionalisme », dans *la Face et l'Envers*, p. 8.

19. « De l'opportunité d'un culte de la supériorité littéraire », dans *le Nigog*, mars 1918, p. 79.

20. *Ibid.*, p. 81.

21. « Le régionalisme », dans *la Face et l'Envers*, p. 8.

facilité que les régionalistes enseignent à l'écrivain en lui disant « qu'il est plus facile de chanter ce qu'on voit tous les jours que ce qu'on découvre par accident²² ». Pour Turc, cette littérature « fabriquée » sera jugée par le temps.

En 1920, comme le démontre le titre d'un article publié dans *le Nationaliste*²³ par André Lemerre, « indigénistes et exotistes » se livrent une lutte dans les périodiques.

Victor Barbeau entre dans la mêlée, en janvier de la même année, par une conférence publique intitulée « Au pays de l'érable ». Ce titre n'est pas choisi au hasard. Le poème liminaire des *Rapailages* de Lionel Groulx s'intitule *la Leçon des érables*. Cinq vers de ce poème contiennent les leitmotiv de l'école régionaliste :

*Nous respirons vers Dieu la prière du sol !
 Prier, chanter avec la brise aérienne,
 Et l'âme du terroir et l'âme des aïeux ;
 Et puis, se souvenir afin qu'on se souviennne,
 Voilà par quels devoirs l'on grandit jusqu'aux cieux*²⁴.

L'érable deviendra le symbole de l'école régionaliste. Camille Roy publiera, trois ans après la conférence de Victor Barbeau, *Érables en fleurs*, puis, en 1924, *À l'ombre des érables*. Victor Barbeau intitulera l'article qui ferme le dossier du régionalisme, « La danse autour de l'érable ».

Aucun journal ne reproduit le texte intégral de la conférence de Victor Barbeau prononcée à Saint-Sulpice, sous les auspices de l'Alliance française. Cependant, un journaliste en donne un compte rendu commenté dans *le Devoir*. Une allusion de ce journaliste qui signe Pierrot II, nous révèle qu'il est du nombre des défenseurs du régionalisme, ce qui compromet l'objectivité de son compte rendu. Olivar Asselin, d'autre part, mentionne, en note

22. « Le régionalisme », dans *la Face et l'Envers*, p. 8.

23. *Le Nationaliste*, 11 avril 1920, p. 1.

24. *Les Rapailages*, Montréal, Le Devoir, 1916, p. 10.

de sa chronique littéraire dans *la Revue moderne*, en mars 1920, qu'il partage les opinions exprimées par Victor Barbeau dans « Au pays de l'érable ²⁵ ».

Selon Barbeau, pour avoir une littérature qui nous soit propre, il nous faut « des écrivains, des productions qui viennent d'eux, une nation ²⁶ ». Nous avons des écrivains, « c'est-à-dire des gens qui ont écrit certaines choses », mais non une nation, faite d'une langue qui nous appartient exclusivement. Des canadianismes comme « poudrière », « sucrerie » ne sauraient à eux seuls distinguer notre langue de la française ²⁷. Il soutient que « nos mœurs sont celles des campagnes de France, nos traditions sont françaises, nulle disparité ne nous éloignent de notre antique pays. Comment alors notre littérature n'eût-elle pas été française ²⁸ ? »

À titre d'exemple, il cite la Belgique dont les œuvres font partie de la littérature française. Par contre, il ne peut imaginer Flaubert ne parlant que de Rouen ou Fromentin de La Rochelle. Il s'attaque aux « ultra-nationalistes [qui] ne savent, d'après lui, que répéter les mêmes mots : la littérature canadienne, le patois, le Canada ²⁹ ».

Puis, se laissant « emporter par sa batailleuse ardeur », selon l'expression d'Olivar Asselin, il classe le régionalisme parmi les genres inférieurs. Il formule trois chefs d'accusation précis à l'égard de l'école : sa doctrine est mal définie, sans manifeste précis et surtout présume que le talent coïncide avec l'inspiration du terroir. S'il souhaite que l'écrivain canadien puisse trouver dans son pays la source de son inspiration, il rejette l'étroitesse d'esprit des régionalistes qui refusent l'exotisme. Le romancier français Louis Hémon, selon Barbeau, a pris une distance

25. *La Revue moderne*, mars 1920, p. 15.

26. « A l'Alliance française, M. Victor Barbeau », *le Devoir*, 27 janvier 1920, p. 2.

27. *Ibid.*

28. *Ibid.*

29. *Ibid.*

à l'égard de nos paysans. En cela, il doit servir de modèle à nos auteurs : « Seulement attention ! s'empresse-t-il d'ajouter, on décrit souvent mal ce qu'on observe de près. Ce qu'on regarde trop est peint souvent très mal et le mot qui l'exprime n'est pas celui qu'il faut ³⁰. »

« Une lettre ouverte à M. Barbeau », publiée dans *le Nationaliste* du 8 janvier 1920 par Léo-Paul Desrosiers, permet de bien situer le débat. Après avoir nié que les régionalistes prétendent « constituer notre langue avec des mots, des expressions du cru », « que le fait de [s'] inspirer du terroir [leur donne] du talent », qu'ils soient ennemis de la France et qu'ils ne savent admirer que la « brouette » et la « sucrerie », Léo-Paul Desrosiers établit la position des régionalistes.

En feignant de se montrer modéré à l'égard des tenants de l'exotisme, Desrosiers tente de faire mieux ressortir la supériorité des régionalistes. Si, d'après lui, les régionalistes souhaitent « pouvoir admirer le beau partout, de quelque genre qu'il soit », les ouvrages du terroir ³¹ « seront plus utiles que tous les autres pour élever le niveau intellectuel de notre race ³² ». Il reprend la thèse formulée par Lionel Groulx dans *l'Action française* de 1917.

Le texte de Desrosiers manifeste une certaine influence de Taine sur l'école régionaliste. Pour Taine, il existait un lien de cause à effet entre la « race » du créateur et son œuvre, le « milieu » dans lequel il l'avait créée et surtout le « moment » de cette création :

En vertu du principe posé plus haut, affirme Desrosiers, chaque individu porte en lui-même une reproduction plus ou moins nette de l'âme nationale de son pays. Ainsi, on ne peut dire d'un Français qu'il est humain avant d'être Français, ou Français avant d'être humain; il est Français tout court, et

30. « A l'Alliance française, M. Victor Barbeau », *le Devoir*, 27 janvier 1920, p. 2.

31. Il cite *les Rapailages, Autour de la maison et Restons chez nous*.

32. *Le Nationaliste*, 8 janvier 1920, p. 1.

c'est sa première manière à lui d'être humain : étant l'un, il est l'autre en même temps ³³.

Et Desrosiers conclut en posant l'existence d'une nation canadienne-française distincte de la France, puisque « l'éloignement de la France a donné aux conditions particulières du milieu toute latitude pour agir ³⁴ ». Il en arrive à la nécessité d'une littérature et d'une civilisation indigènes. Desrosiers souligne l'importance de l'influence américaine et de l'influence anglaise sur lesquelles, faute de documentation, il ne se prononce pas.

Desrosiers interprète mal la méthode de critique littéraire de Taine. Celui-ci, s'inspirant des lois de la biologie, avance que l'œuvre littéraire est le reflet de la « race » de l'écrivain. Il n'a jamais voulu faire de cet énoncé un impératif auquel l'écrivain doit se soumettre. D'autre part, si Groulx et Desrosiers essaient de trouver un but utilitaire à la littérature et d'en justifier l'existence, Victor Barbeau, tout comme l'équipe du *Nigog*, voit dans la littérature une nourriture humaine qui trouve sa raison d'être en elle-même.

La querelle ne fait que s'envenimer avec la parution du premier numéro de *la Revue nationale*, organe officiel de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Le directeur de ce périodique prend position, dans « Notre programme », pour l'œuvre régionaliste :

A valeur d'art égale, écrit Arthur Saint-Pierre, voire même quelque peu inégale, de deux œuvres dont l'une sera jaillie du terroir, ou de la tradition, tandis que l'autre aura emprunté son inspiration à l'étranger, la première nous paraîtra toujours, du point de vue national, supérieure à la seconde.

L'œuvre d'art sert donc, à notre avis, les meilleurs intérêts de la race qui l'a produite, et *la Revue nationale* restera dans la logique de sa mission, en soutenant et en encourageant dans la mesure de ses ressources et de son influence ceux qui, parmi nous,

33. *Le Nationaliste*, 8 janvier 1920, p. 1.

34. *Ibid.*

s'obstinent à la tâche ardue et peu rémunératrice de créer du beau ³⁵.

Ture, qui croyait le dossier du régionalisme fermé et la guerre finie, voit dans ce crédo un nouveau tremplin pour l'« ignorance » et le « crétinisme ». Au nom du bon goût et de la logique, il répond à Arthur Saint-Pierre dans un billet intitulé « De la poussière ! ». Si dit-il, la publication a renouvelé sa toilette typographique ³⁶, elle n'a pas élargi sa conception de la littérature :

Le cadre a changé mais dans le cadre il y a toujours la même fadasse image avec au bas le même blason : ceinture fléchée sur fond d'érable, et la même devise : enracinons-nous ³⁷.

Ture sert à l'auteur de l'article de *la Revue nationale* une série de comparaisons pour démontrer l'illogisme de son raisonnement :

Ce qui veut dire, portant la comparaison dans un autre domaine, qu'entre deux montres, l'une fabriquée en Suisse et l'autre au Canada, les servants du nationalisme tous conseilleront d'acheter la seconde même si elle est plus chère et même si elle est moins bonne. Ce qui veut dire encore qu'entre deux écoles, l'une où l'on enseigne tous les arts et l'autre où l'on n'enseignera qu'à conduire les tramways et à porter de l'eau, les pontifes de l'heure des vaches conseilleront celle où l'on apprend à si bien servir son pays la dernière. Ce qui veut dire enfin, ramenant la question dans le domaine littéraire, qu'entre deux livres, le premier bien écrit, très bien écrit, mais ne parlant que de Stamboul ou d'Alger, le deuxième, mal pensé, mal rendu, mais ne parlant que des choses qui s'en vont, ces obscurantistes vous recommanderont le deuxième parce que « au point de vue national, il est supérieur au premier... ³⁸ »

35. *La Revue nationale*, janvier 1920, p. 7.

36. *La Revue nationale* succéda à *la Feuille d'érable*, organe officiel de l'Union patriotique Saint-Jean-Baptiste, qui parut du 10 avril 1896 au 25 juin 1896.

37. « Au fil de l'heure », dans *la Presse*, 31 janvier 1920, p. 2.

38. *Ibid.*

Turc dénonce une telle étroitesse d'esprit à l'égard des chefs-d'œuvre de la littérature française. Il affirme, en conclusion, que ce numéro de *la Revue nationale* ne contient aucun texte d'origine étrangère, et c'est là-dessus que la polémique se poursuivra.

Dès la livraison de février 1920 de *la Revue nationale*, Arthur Saint-Pierre relève le défi et considère Turc comme souffrant de la manie de la persécution. Loin de perdre pied, Turc s'empresse de souligner la volte-face qu'aurait faite l'abbé Groulx dans une conférence prononcée à Saint-Sulpice sur l'œuvre et l'esprit de *l'Action française*, en février 1920. Après s'être fait l'ardent défenseur de l'enracinons-nous, l'abbé Groulx déclarait :

Qu'importe [...] que dans le passé nous ayons quelquefois reproché à nos écrivains et à nos poètes leur manie de l'exotisme. Ce n'est point, que je sache, pour désapprouver la recherche vivifiante d'influences nécessaires. Mais nous les blâmions d'avoir élevé cet exotisme presque à la hauteur d'une esthétique³⁹.

D'après Turc, de tels propos indiquent que l'école régionaliste est « sur la voie du schisme ». Si Jean Beauchemin annonce, dans *la Vie de l'Action française*, la conférence de Lionel Groulx, *l'Action française* n'en édite pas le texte intégral en 1920. Cependant, « Notre doctrine », publiée par Groulx dans *l'Action française* de janvier 1921, laisse croire que les conclusions de Victor Barbeau ont été un peu hâtives. Prétendant « rendre plus difficiles les déformations malveillantes⁴⁰ », Groulx résume l'idéal de *l'Action française* :

Qu'a-t-elle voulu autre chose, en toutes ses luttes contre l'anglomanie et contre l'exotisme, en toutes ses prédications pour le réveil de la fierté, pour le culte de l'histoire et le maintien des traditions, en ces inventaires de nos forces où s'étalait l'étendue de nos richesses, qu'a-t-elle voulu autre chose si ce n'est dégager la réalité d'une âme et d'une pensée, rassembler

39. Cité par Victor Barbeau dans « Au fil de l'heure. Sur la voie du schisme », dans *la Presse*, 19 février 1920, p. 2.

40. *L'Action française*, janvier 1921, p. 24.

les éléments d'une personnalité ? Notre doctrine, elle peut tenir tout entière en cette brève formule : nous voulons reconstituer la plénitude de notre vie française. Nous voulons retrouver, ressaisir, dans son intégrité, le type ethnique qu'avait laissé ici la France et qu'avaient modelé cent cinquante ans d'histoire. Nous voulons refaire l'inventaire des forces morales et sociales qui, en lui, se préparaient alors à l'épanouissement ⁴¹.

Ce billet de Victor Barbeau lui attirera une nouvelle réplique de la part du directeur de *la Revue nationale*. Prenant la défense de Lionel Groulx dans « Encore Turc », Arthur Saint-Pierre nie la prétendue volte-face du conférencier de *l'Action française* et explicite la pensée de ce dernier sur les œuvres du terroir. Groulx voulait dire, d'après lui, que dans notre littérature nationale, comme dans toutes les littératures, les chefs-d'œuvre ne pullulent pas.

Cependant Victor Barbeau, s'il condamne le régionalisme dans ses formes extrêmes, n'est certes pas opposé à l'utilisation de la couleur locale en littérature. Dès octobre 1921, il tient des propos élogieux à l'égard de Louis Hémon, l'idole des régionalistes. Il lui reconnaît son droit de cité dans les lettres canadiennes-françaises parce qu'il doit son inspiration à « notre vie et [à] nos mœurs ⁴² ». Il ne fait pas à proprement parler une critique de l'œuvre, mais souligne l'authenticité de ce régionalisme. Déjà s'esquisse une définition d'un régionalisme valable qui consisterait à élever, au niveau de l'art, un espace donné. Pour Victor Barbeau, Louis Hémon connaissait notre géographie et surtout avait su traduire, avec sincérité et précision, la vie de nos gens, « leurs coutumes, leur parler, leurs exaltations naïves [...] c'est plus qu'il ne faut pour que nous en fassions le premier de nos écrivains canadiens ⁴³ ».

41. *L'Action française*, janvier 1921, p. 25-26.

42. « *Maria Chapdelaine* », dans *les Cahiers de Turc*, octobre 1921, p. 24.

43. *Ibid.*

Dans ce même numéro des *Cahiers*, Turc parle des *Rustiques* de Louis Pergaud. Il résume bien, dans cet article, ce qu'il attend d'une œuvre régionaliste. Il insiste sur la couleur locale de la vie du paysan. Il compare les parfums de la campagne, chez Pergaud, à ceux que l'on peut humer dans nos villages. Il exige du romancier de la terre cette « qualité de vision » dont parlait Marcel Proust, jointe à « la saveur du langage généreux comme la terre et gras aussi comme la terre ⁴⁴ ».

Mais Victor Barbeau va affronter un adversaire littéraire d'une virulence plus grande encore qu'Arthur Saint-Pierre, Claude-Henri Grignon.

Une des premières interventions de Grignon dans la querelle du régionalisme paraît en mai 1922, sous le titre *les Vivants et les autres*. Grignon y rend hommage au précurseur du régionalisme dans un article intitulé « Nérée Beauchemin, poète de chez nous ⁴⁵ ». D'après Valdombre, l'auteur des *Floraisons matutinales* (1897) annonce Louis Hémon et ne fait partie d'aucune école : « Le régionalisme n'est pas une école ; c'est plutôt l'IDÉE, l'UNIQUE RAISON qui puisse légitimer une littérature naissante ⁴⁶ ». Dans « Épigramme pour un baigneur », il précise le sens de cette idée et considère comme « vivants », « les hommes de foi qui croient en la beauté d'une âme canadienne que les lettres françaises doivent magnifiquement traduire ⁴⁷ ». L'écrivain n'a plus la liberté de n'être pas régionaliste car le texte de Grignon implique l'idée de devoir. L'auteur des *Vivants et les autres* ne tergiverse pas longtemps sur la survie du mouvement régionaliste. Ses pamphlets deviennent des « cavaliers d'Espérance » défilant « dans le sillon de l'âme et de l'art simples,

44. « Les livres. *Les Rustiques* », les *Cahiers de Turc*, octobre 1921, p. 25.

45. *Les Vivants et les autres*, Montréal, Librairie Ducharme, 1922, p. 9-13. Un seul numéro de la revue parut.

46. *Ibid.*, p. 12.

47. *Ibid.*, p. 15.

sillon d'une profondeur prophétique, que nourrira jusqu'à la fin des mondes littéraires, le mystérieux régionalisme ⁴⁸ ».

Nous ne connaissons aucune riposte de Barbeau aux prises de position de Claude-Henri Grignon; mais en 1926, il reviendra, dans la seconde série des *Cahiers de Turc*, sur le régionalisme à propos de *L'Amour du monde* de Ramuz, écrivain suisse pour lequel il a toujours eu une grande admiration. Il souligne, dans son article, l'importance de la « qualité de vision » pour faire une œuvre régionaliste valable :

L'écriture de Ramuz, par sa gaucherie volontaire, ses hésitations répétées, en exprime la grande part d'insaisissable et d'énigmatique qu'elle renferme. On a la sensation de fixer son regard sur des phrases qui épousent jusqu'aux contours des choses qu'on voudrait voir, qu'on a cru sentir, mais qu'on chercherait en vain, car elles n'existent que dans notre imagination. En vérité, le vêtement est simple, si souple qu'il couvre tous les bruits, tous les gestes, toutes les pensées. Il se déploie selon le rythme même de la vie. Qui sait ses caprices, ses brusques variations ne peut s'étonner qu'il n'ait la grâce des arbitraires créations de l'esprit ⁴⁹.

Victor Barbeau, si exigeant pour les régionalistes canadiens-français, accepte la facture littéraire de Ramuz. Est-ce parce qu'en dépit des libertés prises avec la langue française par Ramuz, ce dernier donne une âme à ces scènes de la vie paysanne qu'il décrit dans ses œuvres ? C'est ce que Victor Barbeau attend des régionalistes.

Mais « Le régionalisme littéraire », publié en 1929 par Harry Bernard dans *Essais critiques*, prouve que la querelle des années 1920, loin de clore le débat, a fourni de nouveaux éléments aux indigénistes et aux tenants de l'exotisme. Ce texte s'inspire du manifeste de Lionel Groulx (1917) et du texte de Léo-Paul Desrosiers sur la

48. *Les Vivants et les autres*, p. 15.

49. « Les livres. *L'Amour du monde* », les *Cahiers de Turc*, novembre 1926, p. 36.

nationalisation de la littérature (1919), parus dans *l'Action française*. Il se réclame des *Déracinés* de Maurice Barrès et dicte une ligne de conduite aux écrivains régionalistes. « Notre littérature sera d'abord catholique. Elle sera ensuite française et canadienne ⁵⁰ », affirme Harry Bernard. Non seulement tente-t-il de réfuter les tenants de l'art pour l'art, mais il explique comment notre littérature doit être régionaliste : « Dans un pays comme le nôtre, pays de rudesse et de force, [...] la lutte fut toujours la loi du moment : lutte contre la persécution du conquérant ⁵¹. » Il faut donc que notre littérature contribue à l'affirmation de notre race.

Bernard affirme que l'exotisme est en voie de disparition et trace un véritable programme d'études à l'écrivain canadien. Ce dernier doit connaître l'histoire, comme l'avait suggéré Léo-Paul Desrosiers, et aussi la géographie humaine et physique, la géologie et la topographie. Il lui faut connaître de plus la chronique régionale et locale, les bêtes, la faune du milieu, les fleurs des champs, la flore, les fruits dans les jardins, les légumes, les oiseaux et les poissons.

En conclusion, il affirme qu'« on est d'autant plus Français qu'on est plus Canadien. Et nos lettres seront d'autant plus françaises qu'elles seront plus canadiennes, d'autant plus canadiennes qu'elles seront plus catholiques ⁵² ».

Cette tentative de conciliation entre la France et notre littérature déplaît à Claude-Henri Grignon qui reproche à Harry Bernard, dans *Ombres et Clameurs*, de prétendre que « notre littérature sera aussi française ⁵³ ». La solution proposée par Bernard ne vise qu'à exprimer, dans une langue accessible à tous, le génie de notre peuple.

50. *Essais critiques*, Montréal, Editions de l'Action canadienne-française, 1929, p. 42.

51. *Ibid.*, p. 43.

52. *Ibid.*, p. 58.

53. Montréal, A. Lévesque, 1933, p. 188.

Grignon ne croit pas, pour sa part, à ce qu'il appelle un « bilinguisme ⁵⁴ » : « Vous n'ignorez pas, écrit-il, qu'un peuple quelqu'il [sic] soit ne peut parler, ni écrire parfaitement deux langues ⁵⁵. » Il oppose à la pensée de Bernard l'impératif « restons chez nous ». Il conseille aux romanciers et aux poètes canadiens de « se servir du vocabulaire canadien qui n'existe nulle part ailleurs » et soutient que, « culture ou pas culture, nos auteurs ne peuvent être célèbres s'ils ne savent pas où et comment appliquer leur talent ⁵⁶ ». Grignon revient donc à l'argument des rédacteurs du *Terroir* de Québec en affirmant que « si M. Hémon a écrit un beau livre, ce n'est pas parce qu'il l'a écrit en français ou en canadien, c'est parce qu'il a vu. Parce qu'il avait du talent, presque du génie et qu'il a su s'en servir ⁵⁷ ». L'admirateur de *Maria Chapdelaine* ne venait-il pas de détruire sa propre thèse sur la langue de l'œuvre littéraire régionaliste ?

Ces contradictions montrent comment il est difficile de défendre une littérature fixée dans un passé statique et par conséquent stérile. L'éclatement des cadres de notre littérature que souhaitait Victor Barbeau dès 1918 et qui l'amena même à démissionner de l'École littéraire de Montréal, faute d'y rencontrer des esprits qui partageaient ses idées, fait difficilement son chemin.

Le débat prendra une nouvelle tournure, à la suite de *Trente arpents* de Ringuet paru chez Flammarion, au dernier trimestre de 1938. Pour Claude-Henri Grignon, ce roman fait triompher le régionalisme au Canada français. Il peut désormais affirmer que même si notre littérature ne comptait, en 1918, que des « rimailleurs » et des romanciers qui manquaient de talent, ce fait n'infirme pas la nécessité du régionalisme. C'est, pour lui, une nouvelle occasion de justifier sa doctrine :

54. Il s'agit ici de la langue canadienne et de la langue française.

55. *Ombres et Clameurs*, p. 189.

56. *Ibid.*, p. 191-192.

57. *Ibid.*, p. 192.

Les passions humaines sont universelles, mais si vous voulez en exprimer toute la chaleur, toute la densité, toute la vie, vous devez les situer dans un lieu déterminé. Autrement la vie écrite ne garde pas sa raison d'être⁵⁸.

Ce jugement n'a rien de faux en soi. Il confirme la nécessité, pour une œuvre littéraire, de s'incarner dans un espace donné. Par contre, il fait de toute œuvre, une œuvre régionaliste. Sa conclusion devient une défense du régionalisme. Grignon avoue que même si Blanche Lamontagne ne put traduire ses impressions, ni voir avec force, avec beauté, avec passion les choses et les êtres qui l'entouraient, ceci ne veut pas dire que le régionalisme soit ennemi de l'art⁵⁹.

Loin de voir dans *Trente arpents* une œuvre régionaliste, comme Claude-Henri Grignon, Victor Barbeau insiste, dans sa critique, sur l'authenticité de la langue :

La meilleure partie de l'atmosphère qu'on respire dans *Trente arpents* provient de cette langue drue et verte. C'est elle qui, mieux encore que le paysage, situe l'action dans un milieu spécifique. Elle éclaire la campagne comme elle sert à dépeindre les personnes en surface et en profondeur. Elle nous les montre pleins de réticences, de pensées inavouées, de méfiances et d'entêtement. On les sent calculés et lourds dans leurs gestes, réservés et prudents dans leurs attitudes.

Ringuet n'a pas seulement enregistré avec fidélité le langage des paysans. Il a également décrit leurs habitudes [...] exagéré ni les défauts ni les qualités [...]

58. « *Les Trente arpents* d'un Canayen ou le triomphe du régionalisme », dans *les Pamphlets de Valdombre*, février 1939, p. 104.

59. *Ibid.* Voici un bel exemple d'une apologie outrancière du régionalisme. Grignon dira dans le même article : « On en voulait surtout aux régionalistes, aux souvés de beu du Québec. On oubliait trop que Flaubert dans *Madame Bovary* apparaît tel un régionaliste authentique et le plus original de toutes les littératures. Et Tolstoï et Balzac. On pourrait en nommer une douzaine, et de nos jours, bien davantage. L'art est universel ou comme dit Gourmont, il n'y a pas de sujet en art. » (p. 103).

Pour les rendre vivants, l'auteur [...] a respecté le rythme au ralenti de la vie campagnarde ⁶⁰.

Barbeau sait dégager l'aspect humain de l'œuvre et surtout la psychologie des personnages trahie par les gestes, les paroles, les attitudes de ces derniers. Mais il ne parle pas de régionalisme, comme le fait Grignon. L'œuvre d'ailleurs n'a rien de commun avec cette école, sinon le cadre matériel dans lequel se déroule l'action. Si l'auteur se sert ici d'une anecdote bien située dans le temps et l'espace réels, c'est pour faire accéder le lecteur à une réflexion sur la condition de la classe paysanne au Canada français à la veille du second conflit mondial et de l'exode vers les États-Unis. *Trente arpents* est un roman achevé au point de vue esthétique parce qu'il n'est prisonnier d'aucune région donnée. Victor Barbeau écrira en janvier 1947, à propos d'*En pleine terre* de Germaine Guèvremont :

J'ai combattu le régionalisme québécois à une époque où il était quasi tabou, écrit Victor Barbeau. Je ne pouvais accepter alors que « l'heure des vaches » fut le thème exclusif de notre littérature, pas plus que je ne l'accepte maintenant. On ne met pas de brides, encore moins d'œillères à l'inspiration. Mais s'il est vrai que nous ne devons pas nous complaire dans la seule glorification de notre indigénat, il est non moins vrai que le terroir n'est point, en tant que tel, une matière négligeable, grossière. Il arrive pareillement qu'on en tire froment ⁶¹.

On voit par là que Victor Barbeau ne rejette plus le régionalisme en soi. Il accepte l'œuvre régionaliste si elle est valable sur le plan esthétique. Il s'explique à ce propos dans sa critique de *Marie-Didace* publiée dans le numéro de décembre de *Liaison* : « Avec plus de précipitation que de justesse, on [...] a tout de suite incriminé le genre au lieu de s'en prendre aux malhabiles et ignares qui y éta-
laient leur navrante bêtise ⁶². » Il ne s'en prend qu'aux

60. « *Trente arpents* », dans *la Face et l'Envers*, p. 129-130.

61. Dans *Liaison*, janvier 1947, p. 33.

62. Dans *Liaison*, décembre 1947, p. 33.

créateurs sans talent et affirme que la vie à la campagne peut « être aussi dense que dans les villes ⁶³ ».

Victor Barbeau attendait toujours d'une œuvre régionaliste cette réconciliation de la région et de l'univers dont parle Ramuz ⁶⁴. Il fallait qu'une œuvre fasse vivre des « personnages suffisamment humains pour être parfaitement accessibles aux autres hommes d'où qu'ils proviennent ⁶⁵ ». Ces propos de Ramuz cités par Victor Barbeau dans son « Courrier du directeur » de *Liaison* recourent les affirmations de sa première conférence sur le régionalisme prononcée à la salle Saint-Sulpice, en janvier 1920.

Celui qui reconnaît à *la Minuit* de Félix-Antoine Savard publiée en 1948, ce « sens de l'humain » qui manquait à *Menaud maître-draveur* (1937) et à *l'Abatis* (1943), sait relever des traces de régionalisme dans les premiers romans citadins de la littérature canadienne. Il voit dans *les Plouffe*, publié par Roger Lemelin en 1948, notre première œuvre satirique. Cependant, pour Barbeau, les personnages de Lemelin sont des déracinés qui s'adaptent mal à la ville et leur univers a plusieurs des caractéristiques de nos romans de la terre régionalistes. Certaines des préoccupations des Plouffe sont celles de l'habitant des faubourgs mais, dans l'ensemble, cette famille n'a pas le style de la vie d'une famille citadine :

Les Plouffe, se demande Victor Barbeau, ne sont-ils qu'un tournant littéraire, qu'une nouvelle forme de régionalisme ? Hors de toute discussion, Roger Lemelin est notre premier auteur satirique et *les Plouffe* notre premier roman de mœurs paroissiales, une œuvre qui roulera sa bosse à travers le Canada français. Sera-ce sous la seule impulsion de ses qualités ? Je me garderai de l'affirmer ⁶⁶.

63. *Liaison*, décembre 1947, p. 33.

64. Dans une lettre de Ramuz parue dans *la Suisse contemporaine* et citée par Victor Barbeau dans la livraison d'octobre 1948 de *Liaison*, p. 450.

65. *Ibid.*

66. Dans *Liaison*, décembre 1948, p. 605.

Revenons à la théorie. La thèse de doctorat de Harry Bernard sur *le Roman régionaliste aux États-Unis (1913-1940)* paraît en 1949. En préface, Harry Bernard tente de réconcilier le régionalisme et l'universalisme et de démontrer que le genre a donné, hors du Canada français, des œuvres valables :

Alors que de fuites querelles se vidaient au Canada français, écrit Bernard, il y a dix et vingt ans, sur les mérites et les démérites du régionalisme, les écrivains américains accomplissaient chez eux, sous notre nez, ce que nous aurions dû vouloir chez nous. Par le régionalisme, ils donnèrent des œuvres d'une portée nationale, même internationale. La leçon vaut qu'on s'y arrête ⁶⁷.

En conclusion, l'auteur tire de son étude une leçon pour les écrivains canadiens-français. Il leur faut, d'après lui, cesser d'imiter la littérature française et s'inspirer de la terre natale en la comprenant mieux de manière à mieux l'exprimer : « Leçon d'américanisme qui s'appuie sur la décentralisation et le régionalisme, affirme Bernard, mais un régionalisme assez ample pour qu'il n'exclue pas l'humain et permette d'atteindre à l'universel ⁶⁸. »

Cette thèse ne convainc pas Victor Barbeau. Il ne trouve pas dans l'ouvrage de Bernard une définition du régionalisme et surtout il reproche à l'auteur de fonder dans le régionalisme américain une leçon pour les écrivains canadiens. Victor Barbeau conteste surtout la conception que se fait Harry Bernard du régionalisme :

On n'est pas régionaliste parce que l'on parle de son pays. A ce compte, qui ne le serait pas des auteurs russes, allemands, français, espagnols, italiens, etc. ? [...] Sinon en anglais, du moins en français, le mot a un sens autrement restreint. Il n'est pas un drapeau, une étiquette nationale mais, plutôt, une désignation provinciale, une limitation. A côté des œuvres qui n'ont d'autre horizon que l'homme, c'est-à-

67. *Le Roman régionaliste aux États-Unis*, Montréal, Fides, 1949, p. IX.

68. *Ibid.*, p. 356.

dire d'une portée universelle, il y en a que circonscrivent étroitement les mœurs, la nature, et parfois, le langage de tel coin de pays en particulier⁶⁹.

Si, d'une part, Victor Barbeau restreint le sens du mot régionalisme, il convient que le consommateur a toujours la liberté de croire et d'aimer ce genre de littérature. Le seul critère de jugement demeure l'authenticité des œuvres.

Victor Barbeau refuse toute planification de la littérature canadienne. Sans contester l'intérêt de l'ouvrage, il n'y voit rien qui annonce un renouvellement de nos lettres :

Le talent qui nous manque, conclut-il, aucun formulaire, aucune histoire littéraire ne sauraient le suppléer. Nous avons mieux à faire que d'opter entre un ou plusieurs genres possibles. Créer avec quelques matériaux que ce soit, imprimer seulement un visage humain est, en définitive, tout ce qui compte⁷⁰.

Le 27 mai 1953, lors de la remise de la médaille de l'Académie canadienne-française à Germaine Guèvremont, Victor Barbeau rend hommage, dans son allocution, à la romancière. Il regrette le jugement sans appel qu'il avait porté sur le régionalisme littéraire à l'époque des *Cahiers de Turc*, et il résume les qualités de l'œuvre régionaliste valable :

Il ne suffit donc pas pour qu'un écrivain fasse œuvre créatrice qu'il joigne à l'habileté technique un sujet original, voire exceptionnel. Par-dessus tout, pour atteindre à la sincérité et à la vérité, il est essentiel que le sujet qu'il choisit lui soit congénital [...] Vous nous avez, enfin, donné des ruraux, des portraits physiques et psychologiques dont l'exactitude des traits s'allie, avec le plus grand bonheur à l'authenticité du décor et au naturel du langage⁷¹.

Il nous est maintenant possible de dégager les traits de l'œuvre régionaliste que Victor Barbeau attendait. S'il

69. Dans *la Face et l'Envers*, p. 47.

70. *Ibid.*

71. « Germaine Guèvremont, romancière », dans *Notre temps*, 6 juin 1953, p. 3.

a douté de la possibilité de voir des créateurs canadiens-français exceller dans ce genre littéraire, il s'incline ici devant la sincérité et la vérité de la peinture des mœurs paysannes saisies dans leur réalité physique et psychologique.

En 1958, dans un des *Cahiers de l'Académie canadienne-française* consacré aux essais critiques, Victor Barbeau signe le dernier texte dans lequel il ait abordé le régionalisme. « La danse autour de l'érable » retrace nos origines littéraires et fait un bref historique du régionalisme. Si, pour Barbeau, la littérature est un enseignement au même titre que la vie elle-même, l'œuvre littéraire ne doit pas avoir de recette, de plan prémédité et fixé arbitrairement d'avance. D'autre part, même s'il accepte que la nature et l'histoire soient les sources d'inspiration littéraire, cette inspiration ne peut venir sur commande et d'autorité. Après avoir analysé l'usage qu'ont fait nos écrivains de la langue française, Victor Barbeau résume les douloureuses conséquences, pour la littérature canadienne, de la querelle du régionalisme :

Sommes-nous vraiment condamnés, si nous développons nos affinités françaises, à n'être qu'une copie ? et, si nous nous ancrions au sol, le régionalisme étriqué serait-il notre seule issue ? Lesté de toute la rhétorique dont on l'hypertrophie, le cœur de la question tient-il en ce dilemme ⁷² ?

Pour le président de l'Académie canadienne-française, notre littérature n'est sortie de ce débat ni plus française ni plus canadienne. Elle a le tort de n'être pas enracinée :

Comment douter, par conséquent, que le mal dont souffre la littérature canadienne-française c'est de n'être qu'une apparence du Canada français. Au sens humain et national, elle est irréaliste, sans point d'appui dans le charnel et le mystique. Qu'en son expression elle soit française, doive être française, la question ne se pose pas. Tel est son lourd, son écrasant passé ⁷³.

72. *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, n° 3, p. 36.

73. *Ibid.*, p. 42.

Il manquait donc à ces œuvres littéraires « le seul et plein mérite de [leur] nécessité », selon l'expression d'André Brochu ⁷⁴. On a trop voulu servir la cause nationale, ce qui n'est certes pas reprehensible en soi, mais il aurait été préférable de la faire dans l'essai plutôt que dans le roman ou dans la poésie.

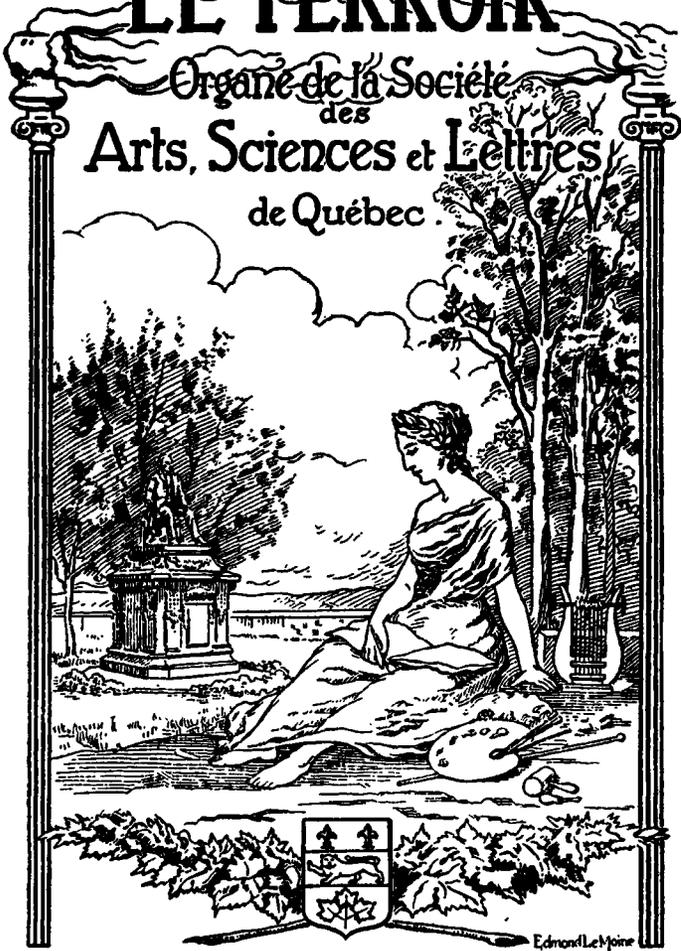
La querelle du régionalisme n'a pas été qu'un débat coloré de l'histoire littéraire canadienne-française. Elle conduisit l'écrivain canadien à une prise de conscience de la valeur humaine de l'œuvre littéraire. Victor Barbeau restera l'un de ceux qui contribuèrent, avec toute l'ardeur de leur intelligence, à cette prise de conscience.

GASTON PILOTTE

74. « Situation de la littérature québécoise. Notre littérature dépend du langage », dans *le Devoir*, 31 mars 1966, p. 5.

LE TERROIR

Organe de la Société
des
Arts, Sciences et Lettres
de Québec.



No 3

QUEBEC, NOVEMBRE 1918

10 sous